
DON-BOSCO-FRANCE

BULLETIN DE LIAISON DES SALÉSIENS DE LANGUE FRANÇAISE

N° 114, juillet 1986

Le P. Louis Corsini (1909-1986)

Louis Corsini, né à Nice le 3 mai 1909, entré au patronage Saint-Pierre de Nice le 1^{er} octobre 1919, novice au Château d'Aix en 1927-1928, profès salésien le 14 septembre 1928 et ordonné prêtre à Lyon le 29 juin 1939, est mort le 9 mars 1986 à l'hôpital de la Timone de Marseille, ville où il était aumônier d'une école de salésiennes. Trois jours après son décès, le P. Edmond Klenck, provincial de Lyon, faisait le portrait de ce bon prêtre lors de l'homélie des funérailles, célébrées dans la chapelle de l'Institut Pastré.

... Si j'évoque devant le P. Louis Corsini cette condition difficile du chrétien et du croyant, ce n'est pas sans raison. Il me semble, en effet, qu'en lui transparaissait, peut-être plus que chez d'autres, cet ardent désir de bonheur et de joie en même temps que la lutte pour maintenir ce désir fixé en Dieu, dans l'amour du Seigneur.

Je rappellerai qu'il dut renoncer, avec son frère aîné, Jean, à l'affection de ses parents, à un âge où ces ruptures laissent des traces profondes dans la vie d'un enfant. Don-Bosco-Nice devint pour eux une nouvelle famille. Et tout semble indiquer qu'ils découvraient, à la suite de saint Jean Bosco, lui-même très tôt orphelin de père, cette conviction de foi que Dieu demeure proche, même lorsqu'il nous éprouve.

En octobre 1923, Louis part pour le Château d'Aix et, à la fin de sa première, il entre au noviciat. J'ai retrouvé, sous la plume du P. Amielh, dans un bref curriculum vitae qu'il avait sans doute rédigé pour Louis, cette remarque lapidaire : « Ce jeune homme sans famille n'a jamais quitté nos maisons depuis son entrée à Nice. » Cette situation aurait pu aboutir à un sentiment de lassitude ou de saturation. Or, dans sa demande d'entrée au noviciat, le jeune Louis écrivait ceci : « J'ai été élevé

depuis mon jeune âge dans les maisons de Don Bosco. J'ai vu ses religieux à l'œuvre et j'ai reçu d'eux une bonne éducation, dont je ne saurai assez les remercier. Aussi, il me semble connaître comme il faut les règles et l'esprit que doit avoir un vrai prêtre salésien qui veut faire le plus de bien possible aux jeunes qu'on lui confie. » Et il ajoutait : « Je connais mon insuffisance et ma légèreté, je sais que l'habit ne fait pas le moine et que je ne changerai pas en un instant, mais j'ai confiance en Dieu, en la Vierge et en mes supérieurs pour pouvoir me perfectionner de plus en plus et devenir un bon religieux salésien. »

Louis avait alors dix-huit ans, l'âge des grands rêves d'avenir et, déjà, la sagesse de l'expérience qui sait que la vie religieuse est une lente conquête sur soi-même. Après sa profession religieuse, il partit pour Montpellier. Il y fit des études de philosophie scolastique et, en même temps, prépara son baccalauréat. Son stage pratique le ramena à Nice. Entré à Fontanières en 1935, il fut ordonné prêtre le 29 juin 1939 par le cardinal Gerlier.

Par la suite, les tâches qui lui seront confiées réaliseront les projets qu'il avait conçus au noviciat : faire du bien aux jeunes. Il fut tour à tour enseignant, directeur des études et catéchiste, à Nice d'abord, puis à Marseille. De 1946 à 1948, on lui réserva un intermède comme secrétaire du P. Bérichel, provincial de cette époque-là. Mais, dès la rentrée scolaire de 1948, nous le retrouvons à Caluire. En 1951, commença pour lui la période des responsabilités directoriales : à Decazeville, Gradignan et Toulon-Bon-Accueil. Quinze années dans des postes où le travail ne manquera pas, où il donnera sa pleine mesure, mais où il connaîtra aussi quelques soucis et quelques désagréments. Le lot ordinaire des responsables en somme... Louis Corsini a assumé ces charges avec la bonhomie que nous lui connaissons, c'est-à-dire un mélange très méditerranéen d'humour, de patience et de bon sens. C'était un homme de paix, et rien ne lui était plus désagréable que les tensions qui naissent ici ou là des heurts de caractères ou d'ortions. Il était persuadé que « la maison du Père peut être la demeure de beaucoup de monde », comme nous dit l'évangile. Il pratiquait, au prix de bien des renoncements, la tolérance dont nous redécouvrons aujourd'hui les vertus pacifiques.

Dès les années 67-68, sa santé lui causa quelques soucis. Il sentit le besoin — et c'était aussi l'avis des médecins — de réduire ses activités. Son désir était de

consacrer ses forces à des tâches plus immédiatement pastorales. Il inaugura alors la période de son aumônerie auprès des religieuses salésiennes de Marseille, à Sévigné d'abord, puis à La Grande-Bastide et à Pastré. Une période de presque vingt ans, où il s'est mis à la disposition de nos Sœurs et des jeunes, avec une discrétion et une délicatesse tout à fait salésiennes.

Dans sa maladie et jusqu'au dernier jour, il conserva cet optimisme foncier que l'on ne discernait peut-être pas d'emblée chez lui, mais qui s'enracinait dans le tréfonds de sa personnalité. Il en était d'ailleurs de même pour son esprit de travail. Le Père Corsini, malgré ses apparences débonnaires, était un actif. Il lisait, il se cultivait. Il fréquentait des auteurs spirituels tels que saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila. Il avait gardé une grande ouverture sur la province et la congrégation. Il ne restait pas en retrait et tout ce qui se vivait, se disait et s'écrivait l'intéressait. Combien de textes, de circulaires, de plaquettes parus en italien n'aurait-il pas traduits pour la province, les religieuses salésiennes et les VDB ! Un travail mené avec soin et dans des délais qui laissaient deviner des journées de huit ou de dix heures de traduction. Son ton enjoué, sa manière bien à lui de ne pas se prendre trop au sérieux, ses airs de bon vivant cachaient, en trompe-l'œil, un dévouement sans réticences et une volonté tenace, à moins que ce ne fût un subterfuge pour préserver son humilité. Tel que nous l'avons connu, amical et souriant, tendre et jovial, discret et disert, timide parfois, Louis nous quitte aujourd'hui pour s'en aller vers son Père...

Edmond Klenck.

Mort du P. André Barucq

Le P. André Barucq était hospitalisé (artérite, œdème pulmonaire, double phlébite...) depuis plusieurs semaines à Sainte-Croix de Lyon-Fourvière. Le savant bibliste, hébraïsant, égyptologue, que nous avions connu tellement vif et alerte, gisait désormais incapable même de lire l'heure sur sa montre. Le 16 mai, pleinement conscient de son état (il avait en effet demandé le viatique au début de la journée), il a expiré : il avait quatre-vingt-un ans. Ses funérailles ont été célébrées le 21 mai dans l'église Saint-Irénée de Lyon.

Les fêtes de Giel

Le jour de l'Ascension est traditionnellement celui des « Portes ouvertes » de l'E.S.A.T. de Giel. Cette année, il s'est combiné, le 8 mai, avec les fêtes du cinquantenaire de la présence salésienne dans cette maison normande. Ces festivités avaient été intelligemment préparées : plaquette d'invitation, émissions de radios locales, presse écrite. Et, à la grande satisfaction du directeur Alain Beylot, l'affluence fut énorme. Il avança le chiffre de deux mille voitures et de six à sept mille visiteurs, que la pluie et le froid n'avaient pas retenus chez eux. Des anciens étaient arrivés de Nice, Marseille ou Perpignan, voire de Miami (cas de Villemon). La chorale d'enfants en robe blanche du P. André Moal groupée sur le podium fit merveille durant la messe en plein air à peine troublée par une averse à la bénédiction finale. Une clique de clairons, trompettes, tambours et grosse caisse (Emile Fremeaux), ressuscitée par les soins de Paul Derveaux, ancien élève des années quarante, fonctionna sous la conduite demeurée experte de l'un de ses chefs d'alors, le P. Jean Créac'h. Les ateliers du bois et de mécanique agricole vendirent la plupart des meubles ou véhicules qu'ils exposaient. Un montage audio-visuel d'excellente qualité (ce n'est pas une formule !) sur « Giel aujourd'hui » attirait d'heure en heure des centaines de gens dans la chapelle convertie en salle de spectacle. Le self servit pendant deux heures de bons repas à une cadence voisinant dix-huit à la minute. Durant tout l'après-midi, sur un podium dressé dans la cour principale, le groupe folklorique « Le Point d'Alençon » charma les spectateurs par ses sketches et ses danses villageoises à la mode de 1860. Des médailles dessinées et frappées par l'atelier de mécanique récompensèrent diverses personnalités, parmi lesquelles la supérieure des religieuses franciscaines de Perrou, qui se dévouèrent à Giel de 1901 à 1951. Et, entre les concerts de clique, Jean Lemonnier dédicaca quelques-uns de ses « Souvenirs d'enfance et de jeunesse d'un orphelin de Giel entre 1938 et 1950 ».

Il retrouvait quantité de figures autrefois familières, tels Victor Duval, soixante ans, aujourd'hui habitant de Putanges, près de Giel, qui, orphelin à deux ans, avait été placé à Giel dès 1928 et avait vu arriver le P. Pansard et les salésiens en 1936. Victor expliquait (*Ouest-France*, 7 mai 1986) : « On était habillés avec des blouses et on marchait dans des sabots de bois. On ne sortait jamais. On était un peu des sauvages. » Et tout s'est transformé : « On a commencé par faire du sport, de la gymnastique, de la natation et aussi de la musique... Et puis surtout on a commencé à apprendre un métier. Moi, j'étais boucher à quatorze ans, mes frères sont devenus l'un charretier, l'autre cordonnier. » Ce 8 mai, Victor Duval, solide Normand à figure large, battait son tambour avec la même assurance qu'en 1942...

F. D.

Eduquer des jeunes en pays musulmans

INTERVIEW DU DIRECTEUR DE L'ECOLE SALESIENNE D'ALEXANDRIE (EGYPTE)

Le P. Mario Murru, directeur de l'école salésienne d'Alexandrie d'Egypte, est un Italien encore jeune, de petite taille, maigre, à l'œil intelligent et bienveillant, qui, après s'être durement initié au persan dans l'Iran du chah, puis de l'ayatollah, a dû, sous la pression des « gardiens de la révolution », fermer la maison de Téhéran, dont il était le directeur, et entrer dans le monde proprement arabe (autre langue) et musulman de l'Egypte contemporaine. Le 27 janvier 1986, il répondait obligeamment et non sans humour à mes questions, tout en parcourant les couloirs de classes et les ateliers des deux sections de son œuvre : une école primaire où les cours s'étendent sur sept ans ; une école professionnelle (mécanique, électrotechnique), où les cours s'étendent sur trois ans.

♦♦

Question. — Croyez-vous donner une éducation, et une éducation salésienne, au millier de jeunes de votre école ? Au sentiment de gens qui prétendent réfléchir en Occident, l'un des grands défis d'aujourd'hui paraît être la capacité d'inculturation des éducateurs européens dans les milieux non-européens et surtout non-occidentaux. Vous avez une école primaire et professionnelle impressionnante. Cette école se donne comme italienne et salésienne. Vous arrivez à des résultats ?

Réponse. — Nous essayons.

Q. — En principe, l'éducation salésienne suppose une méthode et un contenu. Le contenu est nécessairement religieux. Or, des professeurs français d'enseignement secondaire, par exemple, me disaient ces jours derniers que le système de don Bosco est parfaitement inapplicable, parce qu'ils lisaient dans son traité de la méthode préventive les mots de confession et de communion.

R. — Et voilà bien la difficulté principale. Sur les trois cent trente-cinq élèves de l'école professionnelle, il n'y a que quatre-vingt-seize chrétiens ; et, sur les six cent soixante-douze de l'école primaire, il n'y en a que soixante et onze. Tous les autres, soit environ huit cent quarante au total, sont musulmans. Le prosélytisme auprès d'eux est sévèrement réprimé. Il est interdit de leur parler

de religion. La direction de conscience, la formation spirituelle proprement dite, sont choses impossibles. Ajoutez à cela que la majeure partie des cent soixante-dix chrétiens sont coptes orthodoxes et que leur hiérarchie (séparée de Rome) voit de mauvais œil leur participation sacramentelle avec des catholiques.

Q. — Mais enfin, si vous ne pouvez former des chrétiens, vous essayez bien de former des hommes, d'humaniser les Egyptiens ?

R. — Oui. Il faut dire que nous recevons souvent des cas difficiles, des garçons exclus d'autres écoles, à qui l'on essaie de donner un métier. Le niveau est plutôt bas. Avec ça, l'enseignement passe obligatoirement par l'italien. (Il semble bien que, si nous n'étions plus école de langue étrangère, nous ne justifierions plus notre présence ici. C'est au moins l'opinion commune.) Mais, de ce fait, l'enseignement est plus difficile que dans les écoles d'Etat. Comment voulez-vous que des élèves progressent s'ils ne comprennent pas ? Cependant, après quatre ou cinq ans ici, les élèves sortants sont nettement supérieurs à leurs camarades des autres écoles. Ils ont aussi une langue de plus, ce qui est toujours appréciable.

Q. — D'autant que d'avoir appris une langue étrangère leur permet d'en apprendre d'autres plus commodément.

R. — Et puis, ils ont travaillé sur machines. La **M'sereor** nous a fait cadeau d'une trentaine de tours neufs. On a tenté de donner à ces jeunes le sens du devoir, du travail bien fait, de la propreté, de la ponctualité, de l'exactitude. Ces qualités sont inconnues par ici. Vous arrivez sur un chantier. Si personne ne surveille, si personne ne dit aux ouvriers ce qu'ils doivent faire, les gens attendent...

Q. — Au fond, vous cherchez à transmettre des valeurs aux garçons ?

R. — Oui. Et il faut croire que nous y parvenons, car les jeunes trouvent toujours du travail à leur sortie. Evidemment, même s'ils gagnent aussitôt plus que leurs pères, ils ne sont pas satisfaits et lorgnent vers les pays voisins, où la paye est plus forte. Les jeunes sont partout les mêmes. — Je vous parle des parents. Nous essayons de les intéresser eux aussi à la formation de leurs enfants par des réunions particulières. Certes, quand ils grandissent, ils ne s'intéressent plus à l'éducation et à l'instruction de leurs fils...

Q. — L'Egypte n'est pas une exception... Vous avez défini quelques-uns de vos objectifs. Pour les réaliser, votre instrument privilégié semble être l'école !

R. — Oui. Nous n'avons plus ici qu'un externat. Au milieu de la journée, les enfants peuvent acheter un sandwich au bar de l'école. Ils mangent chez eux le soir à la sortie des classes. Ils ne viennent donc ici que pour la classe et l'atelier. Les maîtres salésiens se consacrent surtout à l'école professionnelle. Il y a ici onze salésiens pour cette école, deux seulement pour l'école primaire. Les autres maîtres viennent de l'extérieur. C'est le contact avec les

éducateurs qui forme les jeunes. Ils reçoivent ainsi, dans l'école, non seulement une instruction appropriée, mais une éducation humaine et sociale.

Q. — Vous pouvez faire fond sur les maîtres non-salésiens pour assurer une formation complète ?

R. — Oui, suffisamment. Il y a, parmi eux et parmi les instituteurs, un bon nombre d'anciens élèves qui pratiquent naturellement notre esprit. Et les autres s'y intéressent. Eux aussi sont là sur la cour de récréation. Ils connaissent l'éducation par la présence, l'assistance...

Q. — Pas d'autres moyens d'éducation que l'école ?

R. — Si, des activités de jeunesse, c'est-à-dire les sports, les réunions culturelles, la participation à des œuvres sociales, comme l'aide aux vieillards, aux malades (les lépreux !) et aux orphelins. Nous commençons avec la musique. Mais nous ne pouvons jamais parler ni de politique ni de religion ; nous ne pouvons pas enseigner l'arabe, qui est la langue du Coran.

Q. — Il convient aujourd'hui de former les jeunes non seulement à l'exercice de métiers rétribués, mais à vivre leur temps libre ou libéré, comme vous voudrez... Ces pays-ci ont du reste toujours vécu autrement que les nôtres, qui sont centrés sur le travail.

R. — Oui, du moment qu'ils avaient de quoi subsister, ils étaient satisfaits. Mais nous ne prétendons pas avoir fait nous-mêmes grand-chose pour l'éducation au temps libre. Nous avons pourtant un grand théâtre, qui sera plein à craquer le jour de la fête de don Bosco... Notre problème majeur en matière d'inculturation tient aux origines de la présence salésienne en Egypte. Il y avait autrefois beaucoup d'Italiens en Egypte. Cette école a été construite pour eux. Avant 1952 (date de la révolution nassérienne), il n'y avait pas de musulmans dans cette école, ou si peu. Aujourd'hui, nous n'avons que trois Italiens ; et encore, ils sont nés en Egypte ! Malgré la transformation du public, les salésiens, surtout les confrères laïcs, demeurent prisonniers de leur culture d'origine. Ils sont incapables de tenir un discours hors de la maison et, par conséquent, de s'insérer dans le pays. Imaginez un ingénieur italien face aux Arabes ! La situation n'évolue que très lentement, grâce aux jeunes qui se sont mis résolument à l'arabe.

Q. — Et les anciens élèves ?

R. — Toujours le même problème. Avec les Italiens, le groupe des anciens fut autrefois très florissant ici. Il est tombé depuis une quinzaine d'années. Depuis deux ans, il reprend tout doucement.

Q. — Ces anciens sont reconnaissants envers les éducateurs de leur enfance ?

R. — Ou... ! Une reconnaissance qui n'est pas tout à fait désintéressée, car ils attendent de nous que nous leur fournissions du travail.

Francis Desramaut.

Les filles de Marie-Auxiliatrice au Liban

Au Liban, la présence salésienne masculine est plutôt symbolique. Pour les salésiennes, c'est autre chose. Ce 24 janvier 1986, au Caire, j'avais l'occasion de converser sur elles avec la provinciale, sœur Adriana Grasso. Elle m'expliquait que les sœurs tiennent au Liban quatre maisons : trois en terre chrétienne et une en terre musulmane. Il y a l'école de Kartaba, à 1.250 m d'altitude : classes élémentaires, catéchèse aux alentours, quatre sœurs, dont trois libanaises ; le centre de Tabarja, sur la mer et près de Jounieh : classes élémentaires, trois sœurs, dont deux libanaises ; le centre de Haddath, dans la Bekaa, près de Baalbeck : classes élémentaires, patronage, six sœurs, dont quatre libanaises ; et le centre de Kahhalé, à 800 m d'altitude, sur la ligne de démarcation entre les druses et les chrétiens : école technique, cas sociaux, trente-deux internes et une quarantaine d'externes, cinq sœurs, dont deux libanaises. Le centre de Haddath a été établi en 1974 dans une zone non-chrétienne : on ne dénombre pas plus de cinquante chrétiens sur un cercle de cent vingt kilomètres de diamètre alentour : les bombardements y sont fréquents. Mais il est très vivant, l'esprit y est batailleur, la foi peut s'approfondir. Dans ce contexte, on se tourne vers Dieu.

Mais, au total, le Liban est peu religieux. Les injustices sociales y sont nombreuses. La drogue est une source importante de revenus des capitalistes chrétiens ou musulmans. Au cours de la conversation, un coup de téléphone de Kahhalé à l'inspectrice l'informe que la nuit a été dure, que les obus ont sifflé, que l'on s'est battu et que les jeunes ont dû descendre dans les caves. Au Liban, la guerre est une tragédie pour les salésiennes. La plupart ont perdu l'un des leurs dans les combats. « Que pense la France de la situation libanaise ? » interroge alors sœur Adriana. Que lui répondre sinon que, pour la France contemporaine, devenue très égoïste, le Liban est bien loin !

Mort de Louis de Vaugiraud

La circulaire de la province de Paris datée du 19 avril 1986 signale la mort, le 10 mars 1986, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, de Louis de Vaugiraud, en religion Père François de Sales, décédé à l'abbaye Notre-Dame de Bricquebec (Manche), où il était entré en 1941. Louis de Vaugiraud, né à Baynes (Calvados) le 12 avril 1906, profès salésien à Port-à-Binson le 13 septembre 1935, fut en effet bien connu dans la province de Paris avant la deuxième guerre mondiale. Il fut alors envoyé à Nazareth ; et, malgré un tempérament pacifique, se trouva mêlé là-bas aux très mémorables querelles entre Français et Italiens, qui connurent une conclusion (provisoire) à Pâques 1941 avec la fermeture de l'école Jésus-Adolescent.

F. D.

Variétés salésiennes

Un livre du P. Aubry

Invité à plusieurs reprises à prêcher des exercices spirituels aux salésiens à partir du texte définitif des constitutions salésiennes (approuvées par le Saint-Siège et promulguées par le Recteur majeur le 8 décembre 1984), don Joseph Aubry, auteur d'un grand nombre d'autres publications de spiritualité salésienne, a eu tout loisir de réfléchir sur l'originalité du charisme de don Bosco tel que les documents constitutionnels l'ont codifié. Plusieurs confrères, désireux de repenser ultérieurement les thèmes qu'il avait abordés, l'ont convaincu de faire imprimer les textes de ses méditations. Il a accepté la proposition pour rendre ainsi un service très nécessaire — bien qu'à l'intérieur de limites compréhensibles — dans le contexte actuel de renouvellement de la vie salésienne (J. AUBRY, *Consacrati a Dio per i giovani*, LDC, Leumann 1986, 198 p., 9.000 liras). Les dix méditations-conférences sont partagées en deux séries. La première (l'initiative divine) présente le rôle exercé par l'Esprit et par Marie dans la fondation de la congrégation salésienne, puis l'expérience de don Bosco et les deux pôles de la vie salésienne : consécration à Dieu et mission auprès des jeunes. Dans la deuxième partie (la réponse humaine), l'auteur étudie l'engagement apostolique et ecclésial, la vie fraternelle, les conseils évangéliques, la prière et conclut par l'eucharistie, sacrement de l'alliance et acte central quotidien de la communauté. (ANS, avril 1986, p. 18.)

Les salésiennes à La Manouba (Tunisie)

Les salésiennes françaises tiennent à La Manouba, dans le nord de la Tunisie, un centre de jeunes très estimé. Sœur Marie-Thérèse Simon, qu'un accident avait brutalement ramenée en France, est retournée là-bas ce printemps. Elle aussi contribuera à assurer une présence chrétienne dans un pays, qui a été chrétien, mais qui est devenu musulman depuis plus d'un millénaire. Augustin d'Hippone connut une assemblée de six cents évêques dans cette région ; il n'y a plus qu'un seul évêque aujourd'hui en Tunisie.

Dans l'une de leurs lettres, les sœurs nous ont expliqué comment elles sont considérées par les musulmans (circulaire de Maria Bottero, 7 mars 1986). « Bien, en général. Voici quelques exemples. M^{me} Aïcha, enseignante chez nous, est sollicitée pour faire partie d'une association composée surtout de Pères Blancs et de religieuses. Elle répond spontanément : « Si c'est avec les sœurs, il n'y a aucun problème. Mon père me dit toujours : Depuis que tu es chez les sœurs, tu deviens comme elles, tu as beaucoup changé en bien. »

Et elle ajoute : « Le ministre de l'Education nationale m'a demandé d'enseigner dans le public. Je gagnerais plus, et j'ai quatre enfants... Mais il y a des valeurs qui sont bien plus importantes que l'argent, je ne pourrais pas vous quitter. » — Depuis quelques jours, les élèves de troisième année chuchotent. Hier, elles sont venues : « Ma sœur, nous allons bientôt quitter l'école, nous voudrions faire une sortie toutes ensemble. » Raja a déjà demandé à son père, chauffeur de car, de prendre une journée pour les conduire à Sousse et à Hammamet. Les parents avertis acceptent à une condition : si les sœurs vous accompagnent. La confiance dans les sœurs est grande. Une fille qui a passé chez les sœurs a plus de chance de faire un bon mariage. (...) Cependant, il nous arrive aussi de nous sentir étrangères sur cette terre de Tunisie. Dernièrement, Sami, Lassad et Mongi, de jeunes voisins bien connus, font le mur du jardin. C'est l'époque des oranges. Je leur dis : « Savez-vous que vous ne devez pas venir ici ? Et si d'autres rentraient dans votre maison sans rien dire, qu'est-ce que vous feriez ? » Sami se baisse, ramasse un peu de terre et me dit : « Elle est à toi cette terre ? » Je lui réponds : « Ni à moi ni à toi. » Alors Lassad regarde vers le ciel et dit : « A Allah ! »... »

A Port-au-Prince, Haïti, après la chute de J.-C. Duvalier

Au cours d'un article intitulé : « L'Eglise haïtienne débordée par les revendications » (*Le Monde*, 9 avril 1986), Henri Tincq écrivait : « Sur les murs des Gonaïves s'étalent les priorités de la population : des sapeurs-pompiers, une ambulance, un bon hôpital, un stade de football, un asile pour les pauvres, des écoles et, bien sûr, du travail... Situation identique à la Cité Soleil, le plus grand bidonville de Port-au-Prince, où 100.000 personnes s'entassent sur des hectares de cabanes, de détritiques et de fange. Le Père Arthur Vollel, salésien haïtien, et sœur Hélène, Française, ancienne du Vietnam, voient affluer les pétitionnaires : "Nous ne savons plus que faire, ni quel type de ministère exercer. Nous sommes débordés. Les gens continuent de compter sur nous et de crier : vive l'Eglise. Mais y a un risque énorme de choc en retour. Si le pays est déçu, c'est contre l'Eglise qu'il se retournera." »

Un colloque salésien sur les jeunes marginaux à Benediktbeuern

Le cadre des présences salésiennes aux jeunes marginaux est très bariolé : communauté d'accueil et de réinsertion pour toxicomanes, service des minorités ethniques, hospitalité de jeunes fuyeurs et sans toit, centres de réhabilitation pour handicapés physiques et mentaux, assistance religieuse dans les prisons, animation de banlieues de grandes villes, présence aux tsiganes. Toutes ces présences ont été confrontées entre le 7 et le 12 février 1986 dans la petite ville de Benediktbeuern, en Bavière, à l'occasion d'un séminaire organisé par le dicastère pour la pastorale des jeunes de la congrégation salésienne et la faculté des sciences de l'éducation de

l'université pontificale salésienne de Rome. Les cinquante-huit participants, qui provenaient de douze nations, ont échangé sur le service actuel des jeunes marginaux, sur les diverses méthodologies d'intervention et sur la signification éducative et préventive de ce travail. Ils ont aussi signalé d'autres domaines préoccupants, tels que l'alcoolisme des jeunes, la drogue, la délinquance des mineurs. La nécessité d'une meilleure information et de cours de formation sur la marginalisation, à l'exemple de ce qui se fait en Espagne, a été vigoureusement soulignée. Le problème particulier des rapports entre initiative salésienne et institutions publiques a été étudié; il importe aussi de ne pas se lier aux structures actuelles, même flexibles, pour demeurer disponibles à de nouvelles présences plus souples. Les travaux du séminaire se sont déroulés dans quatre directions, ouvertes chacune par un rapport. Il y eut une direction sociologique : « Formes anciennes et nouvelles de marginalité des jeunes en Europe » (Giancarlo Milanese); une direction psychopédagogique : « Les troubles structurels du moi, problème central pour la compréhension, le traitement et la prévention du comportement déviant-marginal » (Adolf Heimler); une direction éducative : « Pour une action éducative en faveur des jeunes marginaux » (Jean-Marie Petitclerc); et une direction salésienne : « Projet éducatif-pastoral et marginalisation » (Juan Vecchi). Les salésiens français sont évidemment très fiers que le P. Jean-Marie Petitclerc, directeur du centre éducatif d'Epron (Calvados), dans la province de Paris, ait été choisi pour le rapport sur l'éducation proprement dite des jeunes marginaux. (L'ANS, mars 1986, est tout entier consacré au séminaire de Benediktbeuern. Le P. Marceau Prou a résumé ce numéro dans la circulaire de la province de Paris du 19 avril 1986; il y a traduit la note sur la maison d'Epron.)

La gratitude de Jean-Paul II envers le P. Egidio Vigano'

Entre le 16 et le 22 février dernier, notre Recteur majeur a prêché les exercices spirituels au Vatican, en présence du pape. Il avait choisi pour thème l'enseignement spirituel de Vatican II vingt ans après sa conclusion. Jean-Paul II l'a remercié chaleureusement dans son discours de clôture du 22 février, qu'il nous est possible de lire à partir de sa publication dans l'*Osservatore Romano*, dans les *Atti del Consiglio generale* (317, avril-juin 1986, pp. 42-43). « Nous lui sommes très reconnaissants pour tout ce qu'il nous a dit durant cette semaine, de manière organique, très claire et très systématique. Il a choisi un thème actuel s'il en est. Et nous pouvons dire que ce fut un choix providentiel. En effet, vingt ans après la clôture de Vatican II, revenir sur les traces de ce concile, surtout à la lumière du dernier synode extraordinaire des évêques, a certainement été pour nous tous un choix providentiel... »

Don Farina, sous-secrétaire du Conseil Pontifical pour la Culture

Le 16 février 1986, don Raffaele Farina a été nommé sous-secrétaire du Conseil Pontifical pour la Culture, organisme récemment

créé, qui a pour but de « témoigner du profond intérêt du Saint-Siège pour le progrès de la culture » et de « créer un fécond dialogue entre les diverses cultures, de favoriser la coordination des activités culturelles du Saint-Siège et des Eglises locales et de collaborer avec les organismes internationaux dans les divers domaines de la culture ». — Don R. Farina, cinquante-deux ans, docteur en philosophie et histoire, a enseigné pendant plusieurs années à l'université pontificale salésienne de Rome. Il en fut le recteur magnifique pendant six ans (1977-1983). Il est actuellement directeur des Archives centrales salésiennes à Rome. C'est aussi l'auteur d'un ouvrage très apprécié de méthodologie : **Metodologia. Avviamento alla tecnica del lavoro scientifico** (Méthodologie. Initiation à la technique du travail scientifique), Roma, Libreria Ateneo Salesiano, 1978, 340 p., que les salésiens et salésiennes de langue française ne liront peut-être pas, mais qui a justement contribué à sa renommée d'esprit clair et très averti.

Fêtes du centenaire de la visite de don Bosco à Barcelone

Nos confrères catalans ont célébré avec toute la solennité désirable le centenaire de la visite de don Bosco à Barcelone en mai 1886. Les fêtes se sont déroulées du 3 au 5 mai, avec la participation du Recteur majeur, don Egidio Vigano', et de la Supérieure générale des salésiennes, sœur Marinella Castagno. A la fête du soir, le 3 mai, au centre Marti-Codolar, le cardinal-archevêque de Barcelone, Narcis Jubany, était aussi présent.

Cinquante ans de présence salésienne à Ressins

Le bulletin **Notre Ressins** d'avril 1986, contient une précieuse et longue notice du P. Pierre Schoenberger intitulée : « Cinquante ans de présence salésienne à Ressins ». Ressins est une école d'agriculture située à quelques kilomètres de Roanne (Loire). « C'est à partir de démarches personnelles du cardinal Maurin, archevêque de Lyon, auprès du Recteur majeur des salésiens, en 1935, que le P. Provincial s'est vu contraint d'accepter la charge de Ressins, assumée jusque là depuis 1920 par les prêtres du diocèse de Lyon. Le P. Descombes accueille le P. Nury, salésien, pour lui passer le relais de la responsabilité de l'école. Elle comptait alors vingt-sept élèves, dont cinq nouveaux. L'année suivante, le P. Kolmer succéda au P. Nury... » Le P. Schoen a découpé l'histoire de Ressins salésien en cinq périodes : 1) de 1936 à 1952, subordination des laïcs aux salésiens ; 2) de 1952 à 1960, partage amorcé entre laïcs et salésiens ; 3) de 1960 à 1971, responsabilités importantes confiées aux laïcs ; 4) de 1971 à 1974, dérapage contrôlé ; 5) depuis 1974, constitution d'une communauté éducative laïcs-salésiens.

L'esprit de Ressins, défini par le P. Schoen, qui le connaît bien, pour avoir été présent à l'école, et de quelle présence ! depuis 1945, est fait de liberté, d'accueil et de respect de tous.

Un bulletin de maison : l'Echo de Nazareth (1919-1940)

Un bulletin de maison

Le cinquantenaire de l'arrivée des salésiens à Giel, en 1936, a fait exhumer une collection complète de l'**Arche**, le bulletin en principe trimestriel de cette maison, qui parut à intervalles irréguliers de juillet 1934 (n° 1) à octobre 1964 (n° 80). On s'y instruit de plusieurs manières. Bien ou mal composé, un bulletin fourmille en effet presque toujours d'informations intéressantes, non seulement sur l'institution concernée, mais sur ses rédacteurs, leurs qualités, leurs idéologies, leurs petits et gros travers. Le livre qui paraît cette année sur « L'orphelinat de Jésus-Adolescent à Nazareth en Galilée au temps des Turcs, puis des Anglais, 1896-1948 » (Rome, LAS, 1986, 320 p., un feuillet d'illustrations hors-texte) analyse assez longuement le bulletin de cette très sympathique maison, qui relevait alors à certains égards de la province salésienne française de Lyon. Quand les directeurs de Nazareth s'appelaient Emile Riquier (jusqu'en 1923) et Etienne Heugebaert (1923-1932), il fut publié par les soins d'un prêtre du diocèse de Versailles, Maxime Caron (1845-1929), grand bienfaiteur de l'œuvre qu'il dota d'une basilique gothique. Ensuite, au temps des PP. Pierre Gimbert (1932-1936), Elie Latil (1936-1938) et Auguste Crozes (à partir de 1938), les responsables locaux le prirent directement en main. Voici, allégés de leurs notes et références, les trois paragraphes du livre sur l'**Echo de Nazareth**.

« L'Echo de Nazareth »

Le 11 novembre 1918, l'abbé Caron ne s'étendit pas sur l'armistice, qui concluait la victoire des Alliés sur les Empires centraux. Il nota dans son Journal de la basilique :

« Pendant que les PP. Riquier et Bono reprennent le chemin de la Galilée, moi je vais m'occuper de créer un bulletin qui aura pour titre « Echo de Nazareth ». — Le but de ce bulletin sera de trouver des secours pour l'orphelinat, mais bien davantage encore de populariser la connaissance et le culte de Jésus Adolescent. Désormais, la composition de ce bulletin et sa diffusion seront les objets de toutes mes préférences. »

Le premier numéro de l'**Echo de Nazareth** fut publié au mois de janvier 1919. Il avait pour « gérant » le salésien de Paris Noël Noguier de Malijay, dont le nom figurait sur l'exemplaire ; et il était imprimé par les Orphelins-Apprentis d'Auteuil, 40, rue La Fontaine, à Paris également. La publication serait trimestrielle et datée de janvier, avril,

juillet et octobre. Le fascicule initial eut trente-deux pages, chiffre auquel les éditeurs allaient demeurer fidèles presque jusqu'au bout. La revue était vraisemblablement tirée à un millier d'exemplaires.

Le contenu du périodique a varié au long de ses quelque vingt années d'existence. Son histoire peut être partagée en deux. Il y eut le temps de la direction versaillaise (1919-1930) et celui de la direction nazaréenne (1932-1940).

Comprenons bien que l'**Echo de Nazareth** fut d'abord et longtemps versaillais. Pendant plus de dix ans, la plupart des articles ont émané du seul chanoine Maxime Caron, qu'il les ait ou non signés de son propre nom ou encore de son pseudonyme (abbé de Maricourt). Les nouvelles sur Jésus-Adolescent arrivaient alors habituellement dans la deuxième partie de la brochure, qui reproduisait des lettres de Nazareth. Elles étaient entre autres destinées à procurer des subsides à l'orphelinat. L'orientation du périodique était double : de formation spirituelle d'abord d'information sur Nazareth ensuite. Tant que l'abbé Caron vécut, les articles originaux, les coupures de presse, les extraits de livres, les réflexions brèves sous forme d'entrefilets répétaient et exploitaient les thèmes didactiques ou édifiants auxquels il tenait de préférence. C'était : la Terre Sainte ; la beauté et la puissance de l'Evangile ; les bienfaits du culte de Jésus adolescent ; la dévotion à Jésus adolescent ; les vertus de Jésus adolescent ; les grands saints français liés à Nazareth pour une raison ou une autre, c'est-à-dire le roi saint Louis, Jeanne d'Arc, Thérèse de l'Enfant Jésus et Bernadette de Lourdes ; les méfaits d'une éducation laïque : les méfaits de l'Université en France ; les traits édifiants de quelques personnages historiques (en ce temps-là !) ; la défense de certaines vérités essentielles du catholicisme en particulier la vie éternelle sur laquelle l'abbé Caron avait écrit un livre entier ; l'accord entre la science et la foi ; le protestantisme, ses dangers et sa décadence ; l'héroïsme de divers jeunes gens contemporains ; enfin, le judaïsme, le sionisme et leurs dangers.

Le message principal de la revue était la glorification de l'adolescence de Jésus. Du numéro 1 au numéro 84 et dernier, la couverture de l'**Echo de Nazareth** répétait la question : « Si chaque siècle a reçu la mission d'ajouter un rayon à l'auréole de l'Homme-Dieu, la mission du nôtre ne serait-elle pas de glorifier son adolescence ? » En particulier des reprises de chapitres de livres de l'abbé Caron sur Jésus adolescent en faisaient l'éloge éloquent.

L'idéologie manichéenne de « L'Echo de Nazareth » entre 1919 et 1930

Les élévations pieuses n'étaient malheureusement pas les morceaux les plus lus, parce que les plus frappants, de la petite revue. Il faut ici, bien à contre-cœur, parler d'un côté, non seulement regrettable, mais franchement détestable, de l'excellent abbé Caron. Sa doctrine était manichéenne et situait à main gauche, c'est-à-dire avec les réprouvés, l'université laïque, les protestants et surtout les

juifs, envers lesquels il semble n'avoir jamais éprouvé une once de sympathie. (...)

Maxime Caron annonça la fin du protestantisme sans imaginer que son Eglise envisagerait un jour de réhabiliter Martin Luther, dont il avait fait un autre Judas. Il écrasa le « Koran » de son mépris indigné au nom de l'Evangile. Il vitupéra l'école neutre, matrice d'une « autre jeunesse », sans prévoir que son pays deviendrait pluraliste dans ses conceptions philosophiques et religieuses. Et surtout, surtout, il participa sans vergogne à l'antisémitisme raciste qui sévit en Europe de 1880 à 1945.

L'abbé Maxime Caron de l'âge mûr (vers 1900) avait été anti-sémite dans ses livres sur Jésus de Nazareth. A les lire, les Juifs, « malheureux descendants des déicides », « fils dégénérés d'Israël », que la « grande malédiction » avait irrémédiablement frappés, étaient nécessairement des « marchands de mauvaise foi », des « usuriers perfides », etc. Ses articles de vieillard dans l'*Echo*, surtout ceux qu'il signa de Margicourt (le hameau de sa naissance), en firent en outre les ennemis forcenés du nom chrétien. Ils dénoncèrent en eux la teigne des nations, les responsables des malheurs de la chrétienté française de 1906 et de la Russie socialiste d'après 1917. Ils les accusèrent de viser à dominer le monde par l'argent et la corruption morale. Ils avancèrent des explications « chrétiennes » à la détresse sans fond du « Juif errant ». Et, bien entendu, ils stigmatisèrent en termes sanglants le sionisme aidé par l'Angleterre protestante. Dans ce cas, l'hydre du mal avait deux têtes, l'une « schismatique », l'autre « juive ». Voici quelques exemples.

En 1923, dans les semaines qui précédèrent la consécration de la basilique, l'abbé Caron résuma pour son jeune lecteur « la légende du Juif errant ». Puis il lui en expliqua la signification :

« Ce Juif Errant, mon petit ami, ce n'est pas un homme, c'est un peuple. C'est le peuple qui a demandé à Pilate la mort du Fils de Dieu (...) Sans patrie, sans autels, sans chef, il garde au milieu des autres peuples sa nationalité, ses lois, ses coutumes, sa religion. Cent fois spolié, il refait d'énormes fortunes. Outragé, persécuté, parfois massacré par ceux qu'il a ruinés, il erre à travers le monde puis revient d'où on l'a chassé (...) Chez beaucoup de Juifs, la haine contre Jésus-Christ est aussi violente qu'au jour où ils le crucifièrent. Aussi, chaque fois qu'une persécution se déchaîne contre son Eglise, comme chez nous, il y a cinquante ans, ils en sont l'âme (...) Ce qu'ils veulent, c'est détruire la civilisation chrétienne pour instaurer sur ses ruines leur domination talmudique... »

« La grande idée d'Israël », assura en 1927 un article paru sous ce titre, qui était de bout en bout antisioniste, est que le messie attendu ne sera pas un homme, mais un peuple. La seigneurie que les chrétiens reconnaissent au Christ Jésus, lui la veut pour le peuple des Juifs. En conséquence, Israël recourt à tous les moyens pour lui préparer les voies et donner aux Juifs l'empire du monde. Les sionistes sont les activistes du mouvement. « C'est à préparer

l'avènement de ce Messie Sauveur, c'est-à-dire du règne d'Israël, que travaillent déjà depuis plus de cinquante ans les vrais croyants du peuple juif. Ils ont actuellement en main les deux plus grandes forces des temps modernes : l'or et la presse.» Ils s'en servent d'abord contre les chrétiens. Car, à suivre notre auteur, les Juifs ne pourraient « établir ce règne d'Israël que sur les ruines de l'Evangile ». Ils s'y emploient : le chantier de la maléfique entreprise est ouvert. Les banquiers israélites avancent les fonds nécessaires. « Les francs-maçons sont leurs salariés. Sans l'or d'Israël que pourraient ces francs-maçons en France ? On n'en compte guère qu'une quarantaine de mille et ils ne se recrutent que dans la classe moyenne. D'où leur viennent les millions, dès qu'il s'agit de créer un journal ou de fonder une ligue qui combattrait nos croyances religieuses ? » Cela, l'**Echo** le savait : « On nomme maintenant celui qui a préparé l'élection de ce Cartel qui a fait tant de mal à la France en ressuscitant la persécution religieuse : c'est le juif Finaly, il est le banquier d'Israël. » Et il avait d'autres informations du même ordre. Il assénait : « Depuis longtemps, les Juifs travaillent à la ruine de la France parce qu'elle est la grande nation chrétienne. » Cette évidence lui paraissait crever les yeux. Pour la période contemporaine, continuait-il, « qui ne sait que l'auteur de la loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat, loi perfide qui permit de s'emparer de nos presbytères, de nos évêchés, de nos séminaires, de l'argent même que nos morts nous tendaient du fond de leurs tombes pour avoir des prières, qui ne sait que le rédacteur de cette loi fut un Juif : Bussenbaum ? » Et puis, « actuellement, c'est par la guerre à notre franc qu'ils voudraient amener une révolution qui mettrait la France en bolchevisme. De là vient que tous nos efforts pour rendre à notre franc la valeur qu'il mérite, se brisent contre une puissance occulte qui n'est autre que celle de quelques grands ploutocrates d'Israël. »

La Russie, livrée aux Juifs, avait été première grande nation victime du dessein machiavélique de l'Israël contemporain. Peu à peu, en passant par la France, le sionisme prétendait soumettre à celui-ci le monde entier. Car, « c'est pour réaliser leur grande idée messianique que (les Juifs) se sont fait donner par l'Angleterre Jérusalem et la Palestine. Dans leurs revues, publiées en hébreu, la Palestine ils l'appellent **le royaume d'Israël**, et Jérusalem, **la Capitale du monde**. » Le grand homme de ces parjures et de ces assassins déicides n'est-il pas Judas le traître, à qui ils ont eu le toupet d'ériger une statue quelque part en Russie ?

Faut-il commenter des pages aussi malheureuses qui caricaturaient sottement le sionisme ; qui rendaient gratuitement le peuple juif responsable de la faiblesse de la monnaie nationale en France au milieu des années vingt ; et qui faisaient d'Israël, à partir d'un programme diabolique, le corrupteur éhonté du peuple chrétien et l'artisan ordinaire des persécutions dont il était l'objet ? L'une de leurs sources était un faux manifeste, les Protocoles (M. Caron disait : **Programme**) des Sages de Sion.

Les articles plus ou moins féroces de l'**Echo de Nazareth** ont naturellement suscité des mouvements divers parmi les lecteurs.

Alertées, il arrivait aux victimes de se rebeller. La direction de Jésus-Adolescent reçut au moins deux protestations en forme, l'une du consul général de France à Jérusalem, l'autre du provincial salésien de Bethléem. En 1926, la lettre du consul fut nette, correcte et digne. (...)

L'autre lettre de protestation, qui fut antérieure (1923), fait honneur à l'équilibre du provincial de Bethléem Puddu. Il avait été alarmé par des rappels à l'ordre du gouvernement anglais en Palestine. Vrai disciple de don Bosco, il voulait qu'on évitât d'alimenter les discordes et de froisser les autorités en place :

« Le n(uméro) de juillet de votre brochure "Nazareth" contient un article de Mr Margicourt, au sujet "Comment on trompait les Turcs pendant la guerre". Dans une publication qui figure à votre nom je suis d'avis qu'il convient d'éviter tout ce qui est de nature à exciter des rancunes et des haines. Parce sepulto ! La Guerre est terminée. Cela aussi pour ne pas détourner de votre personne et de votre Orphelinat la sympathie des Allemands qui sont par ici et surtout dans le Clergé séculier et régulier : le Vicaire G(énéral) lui-même est un Autrichien. — A plus forte raison il convient de supprimer tout ce qui peu froisser le Gouvernement du Pays. Il vous servira de vous rappeler que nous avons été appelés deux fois au sujet de quelque article qui avait paru dans le "Nazareth". Le mécontentement des Autorités n'est pas sans suite, même s'il n'est pas manifesté à haute voix... »

La réorientation Idéologique de l'« Echo » entre 1932 et 1940

Après la mort de Mgr Caron (1929), l'Echo balbutia pendant quelques mois. Privé de gouvernail, il semblait hésiter sur la route à suivre. Versailles — apparemment par les soins de la secrétaire de Mgr Caron, M^{lle} Bergera, désignée pour centraliser les fonds — continuait de l'éditer ; et, jusqu'à la fin de 1931, il fut encore imprimé par les apprentis-orphelins d'Auteuil. Mais son contenu se mit à évoluer. Dès avril 1930, la partie chronique de l'orphelinat commença d'enfler, cependant qu'à proximité divers articles, probablement trouvés dans les cartons de Mgr Caron, rappelaient les livraisons d'antan. Le virage décisif ne fut pris qu'au début de 1932. Le numéro de janvier 1932, imprimé chez les franciscains de Jérusalem et sans mention de gérant parisien ou autre, fut directement édité par les salésiens de Nazareth. Dès lors, des descriptions et des récits d'intérêt local (la maison, la ville, le pays...), que signèrent Richard Salom, puis Pierre Gimbert, prirent le pas sur les articles de formation ou d'édification. Et la polémique disparut.

Le P. Gimbert avait la plume bienveillante. Il décrivit dans des articles informés, relativement longs et parfois illustrés de photographies et de tableaux statistiques : « le visage de Nazareth », « les rites orientaux à l'orphelinat », l'odyssée de Charles de Foucauld « de Nazareth au Sahara », la naissance de la congrégation des Sœurs du Rosaire « de Nazareth à Jérusalem », les œuvres salésiennes

en Palestine, « le catholicisme en Galilée », l'Eglise melkite, « le douloureux calvaire des Lieux Saints », « le catholicisme en Terre Sainte », etc. En même temps, il condensa pour chacune des livraisons et « en marge des revues » (titre de la rubrique) des informations politiques, économiques et sociales qui, dans leur ensemble, donnèrent du sionisme et des entreprises juives une image positive et sympathique. Dans la collection de l'**Echo de Nazareth**, ces pages sont la contrepartie des malheureux articles antisémites de Mgr Caron.

Le numéro de juillet 1933 — qui fut écrit au temps de la première et tragique campagne du gouvernement hitlérien contre les Juifs d'Allemagne — signala « autour du sionisme » (titre d'un groupe de nouvelles) qu'un « essai de conciliation » était alors tenté entre les Juifs et les Arabes par la société Brit Scialôm. Il poursuivait par une chronique de « l'immigration », disant qu'elle continuait « avec persévérance » et qu'elle s'accélérait encore si les « fervents du sionisme » parvenaient à faire fonctionner l'agence qu'ils auraient fondée dans ce but. A propos des « colonies juives », la Transjordanie tolérante et accueillante était ensuite donnée en exemple aux Arabes palestiniens dont les méfaits étaient signalés, quoique sans acrimonie. (...)

Une série d'informations sur l'économie (industrie, commerce et tourisme) montrait que la Palestine progressait grâce aux initiatives des Juifs. L'une d'elles expliquait que, « pour avoir du sucre » (titre particulier), « une société juive va également se fonder pour créer en Palestine une raffinerie. Betteraves et cannes à sucre se récolteraient facilement sur place et la fabrique arrivera à satisfaire la consommation de la Palestine et de la Transjordanie qui est d'environ 15 000 tonnes par an. » Une autre annonçait l'amélioration des « bains chauds de Tibériade » : « A un kilomètre au sud de Tibériade se trouvent des sources salines chaudes, renommées dès la plus haute antiquité. Des piscines communes d'installation toute primitive n'avaient jusqu'à ces derniers temps rien d'attrayant. Une Société juive en a obtenu dernièrement la concession pour cinquante ans. Elle y a aménagé un établissement confortable et organisé un service d'autos entre les bains et la ville. » Deux notes parlaient de l'amélioration du trafic maritime, l'une sur une hypothétique « flotte commerciale palestinienne », l'autre sur « le nouveau port de Caïffa ». La Palestine exportait surtout des fruits. Une nouvelle concernait « les oranges de Jaffa », soigneusement chiffrées : « La campagne des oranges palestiniennes se développe sensiblement. Au 25 décembre, on avait déjà exporté le coquet total de 1 169 329 caisses, contre 853.931 expédiées l'année précédente à pareille époque. Leur valeur dépasse le chiffre de 500 000 livres palestiniennes. » Les arbres étaient l'un des soucis majeurs des pionniers juifs. L'**Echo** calculait que, « pendant l'année 1931, on a planté en Palestine 1.250 000 arbres, dont près de 600.000 oliviers. Au cours de l'hiver 32-33, de très nombreuses plantations ont encore été faites un peu partout. Le pin généralement y domine. » Conclusion du chapitre de l'économie, il était permis de parler en termes positifs du budget palestinien de l'année écoulée en pleine crise mondiale. (...)

Quand, au fil des années 1933-1936, la situation s'aggrava peu à peu et que les émeutes se multiplièrent, la chronique palestinienne de l'**Echo de Nazareth** ne se départit jamais de ce ton indulgent, objectif et mesuré. En janvier 1936, un article « en marge des revues », intitulé **Juifs et Palestiniens**, commençait : « Les relations sont toujours un peu tendues : l'atmosphère de l'opinion s'échauffe au moindre incident. » Et il racontait brièvement une affaire de contrebande d'armes pour les Juifs au port de Jaffa et un incident à la mosquée d'Hébron, dont il faut savoir que — toute musulmane qu'elle est — elle renferme « les tombeaux des Patriarches » d'Israël. Ces informations attristantes étaient aussitôt contrebalancées par le rapide récit d'une « fête judéo-arabe » :

« Malgré l'agitation anti-juive de certains milieux arabes, les ouvriers arabes travaillant dans les chantiers de la conduite d'eau de Ras el Ein à Jérusalem ont invité leurs camarades juifs au village de Kefar Ein Ila, où une fête eut lieu en l'honneur des hôtes. Les Cheiks du village reçurent solennellement les invités et exprimèrent leur satisfaction de voir les Arabes et les Juifs collaborer à l'œuvre commune. Une "fantasia" fut organisée à cette occasion... »

Rédigé par le P. Gimbert, l'**Echo** demeurait dans le camp arabe, qui était le sien. Mais il lui faisait aussi doucement la leçon. Et les sionistes pouvaient reconnaître en lui un allié prudent, capable de signaler les points de friction entre les deux races ou les deux camps, sans blesser la fierté et le sens de la justice de la population antagoniste. L'esprit qu'en 1923 le P. Puddu avait recommandé au P. Riquier avait enfin pénétré la revue. Sa qualité n'en souffrit pas. L'**Echo de Nazareth** de 1933-1936 fut au moins aussi intéressant que celui de 1923-1926. Il était aussi plus pacifique et — qu'il soit permis de l'écrire sans offenser la mémoire du cher, mais trop combatif, apôtre de Jésus adolescent — plus « évangélique » qu'au temps des articles de l'abbé de Margicourt sur les horribles méfaits du Juif errant et les destructions morales des instituteurs et institutrices de l'école laïque française. Cet esprit conciliateur devenait celui de la maison, la revue en enregistrait les signes. Pendant une excursion commune avec leurs élèves en juillet 1932, plusieurs maîtres eurent un long entretien avec un Juif de kibboutz, jeune communiste frais émolu de l'Université libre de Bruxelles. Quelques semaines plus tard, l'**Echo de Nazareth** narrait le fait avec sympathie.

Cependant, la petite revue était fragile. Peu après que le P. Gimbert eut quitté Nazareth pour s'en aller fonder une œuvre salésienne en Amérique centrale (avril 1936), elle se mit à donner des signes de faiblesse. Pour la première fois depuis sa création en 1919, aucun numéro ne parut au début du troisième trimestre de l'année (juillet 1936). Sa régularité exemplaire s'altéra et, bientôt, le nombre de ses pages diminua. Le numéro 76 fut daté de « janvier à mars 1938 » et le numéro 78 (août 1938) n'eut que vingt-quatre pages au lieu des trente-deux réglementaires. Ainsi réduit, d'octobre 1938 (n° 79) à janvier 1940 (n° 83, daté d'octobre 1939 à janvier 1940) l'**Echo** fut imprimé à nouveau en France, mais, cette fois, à Romans (Drôme).

Enfin, au temps de la « drôle de guerre » sur le front occidental (1939-1940), il sortit d'une imprimerie Jeanne-d'Arc, à Beyrouth (Liban). Ce fut le numéro 84 (avril 1940) et le dernier de l'**Echo de Nazareth**. Son instabilité des quatre années antérieures avait été à l'image du pays et de l'œuvre même de Jésus-Adolescent. A la fin du premier semestre de 1936, l'orphelinat était entré dans le temps des troubles.

Francis Desramaut.

Don Bosco chez les religieuses de l'Assomption, en 1883

Nous étions abondamment renseignés sur les visites de don Bosco à Paris, en 1883, chez les Petites Sœurs de l'Assomption. Le F. Auffray (**Un saint traversa la France**, Lyon, 1937, p. 258) avait signalé, sans explications, son passage le 24 avril, chez les Dames de l'Assomption, à Auteuil. Une réunion du « comité 88 », le 1^{er} mai, dans la maison de ces religieuses, 17, rue de l'Assomption, Paris XVI^e, nous permet d'en savoir davantage. Les sœurs ont remis aux salésiens cet extrait de leurs **Annales** à la date du 24 avril 1883.

« On annonce la visite de Don Bosco. Il arrive en effet vers 11 h 30, dine avec les Pères et cause avec Notre Mère de ses œuvres et des nombreuses vocations qu'il a le bonheur de voir se développer parmi ses enfants. A 1 h 30, il vient à la salle de communauté où nous sommes toutes réunies, nous dit quelques mots d'édification sur les fruits de salut que nous devons porter pour nous et pour les autres, et, après nous avoir donné sa bénédiction, il passe au grand parloir où nos enfants l'attendaient ainsi que beaucoup de Dames qui désiraient le voir et qu'on a pu faire prévenir. Il leur dit quelques mots aussi sur la nécessité de se sanctifier et de briller comme des lumières dans le monde. Puis il leur a parlé de ses œuvres qu'il a recommandées à leur charité. Quand la séance a été terminée, plusieurs de ces Dames se sont approchées pour lui recommander leurs intentions. Il les a accueillies avec une grande bonté, leur a promis de prier pour elles, a béni leurs enfants et tout particulièrement un petit garçon sourd-muet et une jeune fille paralysique qu'on lui avait amenés. Don Bosco a l'air d'un vrai saint, simple et très bon. Il n'est pas éloquent, mais Dieu se sert de lui pour toucher les cœurs et faire de grandes choses. Vingt mille prêtres sont sortis des écoles fondées par lui et qui renferment en ce moment cent cinquante mille enfants élevés dans le service et l'amour de Dieu ! »

Une lettre inédite de Don Bosco à la reine de Madagascar en 1886

Le service de documentation des Œuvres Pontificales Missionnaires de Lyon nous a transmis un article récent, qui reproduit et commente une lettre de don Bosco à la reine de Madagascar, Ranaivalona III. Il a paru en français dans le journal **Lakroa** (Fianarantsoa, Madagascar) le 2 mars 1986, sous le titre : « Une lettre de Saint Jean Bosco à la Reine Ranaivalona III ». Le voici dans son intégralité. Les erreurs d'orthographe n'ont été corrigées que dans le commentaire (très significatif) de l'historien malgache. Le texte même de la lettre, au reste presque certainement écrite par un secrétaire et seulement signée par don Bosco, a été respecté. Comme l'auteur de l'article l'a remarqué, cette lettre ne figure ni dans les **Memorie biografiche**, ni dans l'**Epistolario** de don Bosco. Ajoutons, quant à nous, que le catalogue du **Fondo Don Bosco** des archives salésiennes de Rome ne signale aucune réponse de Madagascar à la lettre ici éditée.

En étudiant la série HH-9 des Archives nationales de Madagascar (Tananarive), un dossier intitulé **Bosco J.** a frappé mon attention. Ce dossier contient : 1) une circulaire imprimée de trois pages (f. 21 x 28) signée par « J. Bosco, prêtre » et adressée aux « Coopérateurs et Coopératrices » de la congrégation salésienne, le 15 octobre 1886. 2) Une lettre manuscrite avec la signature autographe : « Abbé Jear. Bosco », datée de Turin (Oratoire Saint-François-de-Sales) le 15 novembre 1886. Cette lettre est adressée à la Reine de Madagascar, Ranaivalona III. Les deux documents ont été envoyés sous pli unique. Le contenu révèle, en tout cas, une relation interne étroite entre circulaire et lettre. La première est publiée dans les **Memorie biografiche di San Giovanni Bosco**, par Eugenio Ceria (Torino, S.E.I., 1937, vol. XVIII, pp. 706-709), où nous apprenons qu'elle avait été rédigée en cinq langues. De la lettre, je n'ai trouvé nulle trace dans les ouvrages concernant don Bosco, ni dans les épistolaires que j'ai pu consulter. La circulaire donne aux amis de la congrégation salésienne fondée par don Bosco un panorama de ses œuvres missionnaires répandues dans le monde et concentre surtout l'attention sur la mission de Patagonie qu'une nouvelle équipe de Pères allait rejoindre. Les néophytes de Patagonie, affirme le document, « malgré toute la bonne volonté dont ils sont animés, ne peuvent offrir

à nos missionnaires autre chose que le spectacle de leur misère ». Ayant goûté aux « douceurs de la vie chrétienne et civile », ils demandent qu'un nombre plus grand de missionnaires s'établissent parmi eux. Par ailleurs, « la nouvelle troupe de conquérants d'âmes » devra affronter de grandes dépenses pour réaliser ce projet « d'évangélisation et de civilisation ». Ces raisons, que je viens de schématiser, justifient l'appel aux secours spirituels et matériels adressé par Jean Bosco à ses amis. C'est dans ce contexte qu'il faut lire la lettre que je voudrais faire connaître aux lecteurs. Dans cette lettre, don Bosco personnalise la circulaire, résume à Ranavalona III les problèmes missionnaires traversés par sa congrégation et lui demande une aide financière.

Voici le texte.

..

Majesté,

Le très humble soussigné se consacre tout entier depuis plus de 43 ans à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse pauvre et abandonnée des deux sexes, pour laquelle environ 180 maisons ont été ouvertes en Italie, en France, en Espagne et en Amérique.

Environ 200.000 enfants de toutes les nations reçoivent ainsi une bonne éducation et sont appliquées aux sciences et à divers métiers, suivant leurs aptitudes particulières. Dans ce but il a fondé une société de personnes ecclésiastiques et laïques, qui assistent le soussigné dans son entreprise religieuse et sociale. Chaque année près de 30.000 enfants sortent des différentes maisons, après avoir appris un état (métier) ou termine leurs études ; ils sont ainsi rendus à la société dont ils deviennent des citoyens utiles et vertueux.

En outre nous avons entrepris depuis 8 ans l'œuvre de la civilisation de la Patagonie, de la terre de Feu et des îles adjacentes, encore dans la barbarie ; il y a deux ans, d'autres missionnaires ont été envoyés au Brésil pour instruire et civiliser les tribus sauvages qui peuplent encore une grande partie de ce vaste empire. Huit expéditions de prêtres, de maîtres de métiers, de religieuses ont déjà été faites dans l'Amérique du Sud et plus de 40 maisons y ont été ouvertes, pour recueillir et élever la jeunesse.

Dans les premiers jours du mois décembre prochain, une nouvelle caravane de plus de 30 sujets partira de Turin et se rendra en Amérique dans le but de civiliser les Indiens de la Patagonie et du Brésil. Les dépenses à faire sont considérables, car il faut pourvoir à tout, c'est pourquoi le soussigné s'est déterminé à recourir à la charité de toutes les personnes de bien.

Il ose s'adresser cussi à Votre Majesté connaissant son zèle pour le bien de la société religieuse et civile. L'appel imprimé ci-joint indique le but de l'œuvre d'une manière plus détaillée.

Dans l'espérance que Votre Majesté daignera honorer d'un accueil favorable son humble prière, le soussigné, en union avec ses

enfants, priera le Seigneur de répandre ses plus abondantes bénédictions, sur Votre Majesté et sur sa famille. Il est heureux de saisir cette occasion d'assurer Votre Majesté du profond respect avec lequel il a l'honneur d'être.

Votre très humble et obéissant serviteur, Abbé J. Bosco.

*
**

Ce document mériterait un long commentaire dont je me contente d'esquisser ici les éléments principaux.

1. Ce n'est pas par hasard que don Bosco écrit cette lettre à la Reine de Madagascar. La nuit du 9 au 10 avril 1886 (huit mois avant la rédaction du document), il avait vu, en rêve... « des montagnes, puis des mers..., puis une quantité de jeunes qui l'attendaient et l'appelaient ». Dans une ligne imaginaire unissant l'Afrique à Pékin, une série de centres importants étaient apparus : Hong-Kong, Calcutta, Madagascar... (cfr Teresio Bosco, **Don Bosco**, Paris, Ed. du Cerf, 1981, p. 397). Ce n'est pas le lieu ici d'analyser les rêves de don Bosco, ni sa psychologie extrêmement sensible ou le caractère « visuel » des avertissements prémonitoires qui s'imposaient à sa conscience. Je remarquerai seulement qu'après cette prémonition, le saint a dû chercher des informations sur Madagascar, comme il l'avait fait pour les autres pays qui avaient peuplé ses nuits. Il a dû apprendre que Madagascar était un pays dirigé par un Etat monarchique et que ses gouvernements étaient officiellement chrétiens. Jouissant de relations privilégiées avec la France (un traité de paix ambigu venait d'être signé à la fin de 1885 entre les deux nations, en conclusion d'une guerre qui avait duré trois ans), Madagascar entretenait aussi des relations diplomatiques avec l'Italie. La situation économique et culturelle de l'île devait apparaître à Jean Bosco bien différente de celle de la Patagonie et de la Terre de Feu. Le fondateur des salésiens a donc pensé que, tout en entrant dans l'orbite de ses desseins missionnaires, Madagascar, non seulement n'avait pas besoin d'aides matérielles, mais aurait pu lui en fournir par l'intermédiaire de sa reine chrétienne. Le fait que cette reine était protestante n'a pas empêché le saint de formuler sa demande.

2. Une note d'herméneutique devrait éclairer la lecture du document. La lettre est, en effet, un témoignage des conceptions missionnaires élaborées dans les milieux catholiques pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, conceptions qui n'étaient pas différentes des protestantes. Les coordonnées générales développées dans la littérature missionnaire de cette époque se dégagent aussi du document. Ainsi, l'évangélisation est-elle perçue comme une « conquête spirituelle », liée intrinsèquement à une mission civilisatrice qui se soucie peu (ou pas) des cultures locales. Une telle « conquête » et une telle « mission » étaient, par ailleurs, parallèles à l'expansion européenne dans le monde.

Je ne développerai pas ici un thème que j'ai largement traité ailleurs ; mais je ne résiste pas à la tentation de citer quelques

lignes de littérature missionnaire salésienne particulièrement éclairantes sur les rapports entre missions chrétiennes et expansion coloniale. Le R.P. Fagnano, supérieur de la mission de Patagonie, écrivait en 1881 à don Bosco : « Le gouvernement argentin étudie un projet de colonisation des Indiens. Ce serait, en effet, le moyen le plus propre à ramener ce peuple au christianisme et à la civilisation » (Dans **Les Missions Catholiques**, Lyon, 16 septembre 1881, p. 435. N.D.L.R. : Cette revue missionnaire recopiait là un passage d'une lettre de Giuseppe Fagnano, Patagones, 5 septembre 1880, dans sa traduction française du **Bulletin salésien**, novembre 1880, p. 4). Dans les catégories mentales de l'Occident chrétien de la fin du XIX^e siècle, les deux mouvements — salut spirituel et expansion coloniale — étaient perçus providentiellement englobés l'un dans l'autre, tout en restant autonomes et souvent en conflit dans leurs finalités respectives.

3. Malgré des fouilles prolongées dans les dossiers des Archives nationales, où sont consignées les minutes des correspondances « au départ », je n'ai trouvé nulle trace d'une quelconque réponse de Ranavalona III ou de son Premier ministre Rainilaiarivony, à la demande de don Bosco. Ceci ne veut pas dire que cette réponse n'existait pas, car le fait que le secrétariat de la cour tananarivienne ait conservé (et non pas jeté au panier) la lettre provenant de Turin, prouve qu'elle avait été prise en considération. L'original de cette réponse pourrait se trouver dans les archives centrales des Pères salésiens. Dans ce cas, l'auteur de ces lignes souhaiterait en prendre connaissance.

4. C'est presque un siècle après le rêve de don Bosco et après sa lettre à la Reine Ranavalona III que les Pères salésiens devaient fonder leurs premières missions à Madagascar. Ils arrivent aujourd'hui joyeux, jeunes, nombreux... mais ceci est un discours, que l'historien laisse analyser à l'observateur de l'actualité.

Pierre Ralambomanana.

Le P. Albert Richard

Courrier-Sud (n° 122, mai 1986) nous a annoncé le décès du P. Albert Richard. Il avait soixante-dix ans, était salésien depuis 1945, avait vécu au Zaïre et relevait de la maison de Liège. « Comme l'écrit le souvenir mortuaire, à l'aube d'un lundi, sans bruit, sans attirer l'attention, à l'heure où l'on n'y pense pas, le P. Richard nous a quittés. Son corps, fatigué par une année de souffrance, manquait de force et s'épuisait. (...) Il s'était nourri de l'Eucharistie du dimanche (...) Son esprit, son intelligence, sa mémoire étaient restés lucides. "Quelles sont les nouvelles de la communauté ?", demandait-il... »

Les chapitres provinciaux de 1986

Les deux provinces salésiennes françaises ont tenu leurs chapitres provinciaux durant la semaine de Pâques, exactement du 31 mars au 4 avril, la province de Paris à Giel, la province de Lyon à Francheville. (La province de Bruxelles a terminé ses travaux le 11 avril, sans « réussir des exploits », mais en s'assignant « quelques orientations fortes », selon le P. Doutreluingne dans sa circulaire du 8 mai.) Au nord comme au sud, les salésiens français semblent avoir été surtout préoccupés par l'avenir de leur œuvre apostolique dans un monde en évolution rapide. Ils vieillissent ; les laïcs tiennent une place majoritaire dans leurs institutions ; les jeunes auxquels ils s'adressent, parce qu'ils baignent dans un univers très sécularisé, ne sont plus naturellement catholiques et croyants. Que faire ?

Priorités parisiennes

La province de Paris a été éloquente dans ses résolutions sur les « laïcs ». Ses capitulaires ont rappelé que l'Eglise entière est sacrement du salut, que nous sommes à l'aube d'une prise de conscience nouvelle, où les réalités de Peuple de Dieu et d'Eglise Corps du Christ ne sont pas encore vraiment reconnues ni vécues par tous et qu'à l'intérieur du Peuple de Dieu, le laïcat a une vocation et une mission spécifiques : il est avant tout premier responsable de la transformation du monde et de la fondation de l'Eglise dans les différents milieux et secteurs de vie ; il est aussi au service de la communauté chrétienne rassemblée. Religieux salésiens, nous sommes associés à des partenaires laïcs au service d'une même mission. Nous nous efforçons de faire Eglise ensemble. Cette expérience de coresponsabilité existe, irréversible, exigeante ; mais elle est plus vécue que réfléchie et manque encore de force de conviction et de proposition. Aussi avons-nous besoin de nous renouveler dans notre manière de penser et de comprendre notre service, dans notre manière de nous comporter et d'agir. Ce préambule annonçait une suite de neuf souhaits, ou plutôt de « demandes » : 1) participer à l'éveil et à la formation d'un laïcat responsable ; 2) privilégier dans le conseil provincial et dans toutes les communautés de la province la réflexion sur nos rapports et nos engagements avec les laïcs ; 3) partager et agir avec eux, autour de projets éducatifs et pastoraux selon le charisme de don Bosco ; 4) favoriser des échanges entre les communautés éducatives et/ou pastorales travaillant dans le même champ apostolique ; 5) améliorer, voire rénover le travail des instances de la province mises en place pour son animation (assemblées, commission scolaire éducative et pastorale, commission paroisses, mouvements, commission vocations, groupes de travail, conseils de direction, conseils de gestion...) ; 6) appeler des laïcs et déterminer avec eux une formation en vue de la pastorale des jeunes, soit en collaborant volontiers à des organismes existants, soit en suscitant selon les besoins des instances de réflexion et de formation ; 7) élaborer pour le monde scolaire un directoire des responsables en maisons salésiennes (di-

recteur, cadres éducatifs, surveillants...), initier à la spiritualité et à la pédagogie de don Bosco et promouvoir leur approfondissement, définir les modalités de coresponsabilités éducatives, pastorales et institutionnelles entre les salésiens et les laïcs ; 8) favoriser la formation spirituelle et la participation de tous les membres de la famille salésienne dans le cadre d'une mission commune au service de l'Eglise ; et enfin 9) — parce que nos Parisiens, qui sont du reste en majorité bretons ou normands, ont de la suite dans les idées — retenir ces propositions pour le prochain chapitre en vue d'une vérification.

Les rédacteurs du document capitulaire intitulé « Champs apostoliques à privilégier » n'ont pas eu le même brio. Leurs considérations ne sont cependant pas inintéressantes. Invoquant simplement les constitutions rénovées sur la communication sociale et le service des jeunes en difficulté, ils ont demandé que, pendant les trois années qui suivent, les Editions Don Bosco soient soutenues suivant les possibilités des provinces ; que, dans les communautés, les confrères prennent acte du changement important qui s'opère dans la société par les nouveaux moyens de communication sociale ; que les communautés essaient de changer leur vision des médias et cherchent à former quelques confrères et partenaires (laïcs, jeunes) à l'utilisation de ces techniques en vue d'une pastorale plus adaptée (radios locales, vidéos, T.V., ...). Ils ont aussi demandé d'établir les projets communautaires en fonction de la priorité aux jeunes en difficulté, laquelle, ont-ils remarqué, intéresse tous les confrères directement ou indirectement ; de soutenir les confrères déjà engagés là où ils sont et comme ils sont, pour qu'ils ne soient pas eux-mêmes marginalisés ; et enfin de promouvoir des formes d'action originales pour les jeunes en difficulté.

Priorités lyonnaises

Le conseil provincial de Lyon avait, à un certain moment, envisagé de faire traiter par son chapitre l'unique question de « l'avenir de la mission salésienne » dans la province. Il s'agissait de définir les choix fondamentaux concernant l'avenir des activités et des œuvres. Réflexion faite, il avait élargi le champ d'étude. Le chapitre a donc aussi produit des documents sur la communauté, la pastorale des jeunes et la pauvreté évangélique. Mais le plus étoffé et le mieux venu fut, semble-t-il, celui sur l'avenir de la mission salésienne.

Il s'ouvrait par une série de remarques sur la conjoncture, annonciatrices d'une série de priorités voisines de celles préconisées par la province de Paris pour les laïcs et pour les jeunes. Le but prioritaire de la mission confiée par l'Eglise à la famille salésienne, constituée de religieux et de laïcs, est la promotion humaine et l'évangélisation de la jeunesse « pauvre et abandonnée ». Cette mission, à laquelle a répondu Jean Bosco il y a un siècle, garde toute son actualité. Nos sociétés secrètent une jeunesse maltraitée, mal-aimée et souvent marginalisée. Ces jeunes doivent prendre leur place dans la société et dans l'Eglise. Des hommes et des femmes, dans le cadre d'institutions, au sein de communautés éducatives, de communautés de croyants, de communautés religieuses, s'emploient à réaliser la mission de saint Jean Bosco. Dans les œuvres de notre province, les religieux salésiens ont assuré, jusqu'à une

période récente, la plus grosse part de ce projet d'éducation et d'annonce de l'évangile. Aujourd'hui, les effectifs des religieux sont en baisse. La pyramide des âges, l'éventail des compétences permettent de moins en moins aux salésiens d'assurer la responsabilité de grandes institutions, en continuant de tenir des postes-clés. Afin de pallier ces difficultés, le chapitre provincial de Viviers (1972-1973) a trouvé pour les écoles une solution temporaire dans le partage des responsabilités entre salésiens et laïcs, les salésiens continuant à assurer une partie de la direction à travers le supérieur. Or, on ne pourra encore longtemps maintenir partout cette position. En outre, dans les paroisses, il devient très difficile de trouver des confrères aptes à assurer la responsabilité de curé d'une paroisse urbaine. Une première conclusion s'imposait : « Tout en tenant compte que nous sommes liés à une histoire, il nous faut donc réviser nos projets et envisager de nouveaux modes de présence au service de la mission salésienne. »

Et des résolutions étaient prises. « Nous maintiendrons une présence salésienne en priorité dans les œuvres et activités qui ont les caractéristiques suivantes : celles qui s'adressent à la jeunesse populaire et défavorisée, notamment celles qui assurent une formation technique et professionnelle ; celles qui sont implantées dans les quartiers populaires où un travail auprès des jeunes est possible : paroisses, centres de jeunes, mouvements apostoliques, associations... ; celles qui, de fait, favorisent l'accueil et l'accompagnement de vocations. Mais la mission n'engage pas seulement à « tenir ». « Pour répondre aux besoins et aux appels des jeunes et du monde d'aujourd'hui, nous invitons « chaque communauté et chaque confrère à prendre les initiatives nouvelles nécessaires, en fonction de leurs possibilités ; les laïcs avec qui nous travaillons à prendre de même les initiatives qui s'avèreraient nécessaires ; et la province, en tant que telle, à envisager des projets nouveaux », dont le texte aligne alors des exemples.

La présence salésienne doit être elle-même renouvelée. Les salésiens peuvent assurer de plus en plus rarement les postes-clés dans les institutions. Sans doute seront-ils appelés à reconsidérer certaines tutelles d'établissements et certaines présences dans des conseils d'administration. Il leur appartient de comprendre et d'assumer positivement cette évolution. Renouvelée, différente, la présence salésienne n'en a pas moins un avenir. Celui-ci dépend de nous tous, quelles que soient notre tâche et notre situation. La Présence salésienne vaut par une disponibilité, un désintéressement, qui sont à la portée de chacun de nous, même dans les plus modestes services. Cette présence est inspiratrice d'un projet qui s'établit sur des valeurs humaines communes et, chaque fois qu'il est possible, sur leurs signification évangélique. Elle assure une sincère collaboration de tous ceux qui, religieux et laïcs, sont attelés au même projet. Elle se manifeste lorsque les salésiens favorisent de toutes leurs forces la participation de laïcs à la mission de l'Eglise et de la congrégation. La présence salésienne se diversifie en toutes sortes de services inventifs, selon la compétence de chacun... Elle est animation, levain dans la pâte, témoignage d'authenticité humaine, évangélique, salésienne...

Table des matières

Le P. Louis Corsini (E. Klenck)	1
Mort du P. André Barucq	3
Les fêtes de Giel (F. D.)	4
Eduquer des jeunes en pays musulmans. Interview du directeur de l'école salésienne d'Alexandrie (Egypte)	5
Les filles de Marie-Auxiliatrice au Liban	8
Variétés salésiennes	9
Un bulletin de maison : l'Echo de Nazareth (F. Desramaut)	13
Don Bosco chez les religieuses de l'Assomption, en 1883	20
Une lettre inédite de Don Bosco à la reine de Mada- gascar, en 1886 (P. Ralambomanana)	21
Le P. Albert Richard	24
Les chapitres provinciaux de 1986	25

Don-Bosco-France est un bulletin destiné aux salésiens et salésiennes de langue française. Rédacteur responsable : Francis Desramaut, 14, rue Roger-Radisson - 69322 Lyon Cedex 5. Administration : Secrétariat provincial des salésiens, Don Bosco, 14, rue Roger-Radisson - 69322 Lyon Cedex 5. Rythme de publication : quatre numéros annuels. Abonnement : 44 F, à verser aux Œuvres et Missions de Don Bosco, C.C.P. Lyon 126-85 L (spécifier au talon : **Don-Bosco-France**).